

La pensée technique



Franck Aria

« La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits ; mais ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir, ils sont machines partout. »

Blaise Pascal

Comment expliquer cette quête, aujourd'hui radicalisée par le Marché, du Graal artificiel ? de la machine parlante ? de la machine intelligente ? de la machine, disons-le, humaine ? Serait-ce que l'humain nous fait à ce point défaut qu'on en vient à le chercher auprès des machines ?

Le mythe de la machine pensante est récurrent. De Pinocchio (marionnette capable d'éprouver de l'amour pour son créateur et qui cherche à devenir un vrai petit garçon) à *Matrix* (les machines exploitent les humains) – en passant par « 2001 : Odyssée de l'espace » (HAL la machine prend le contrôle du vaisseau), *Blade Runner* (les androïdes refusent leur mort programmée) et les innombrables cyborgs déchaînés des jeux vidéos – l'imagination des occidentalisés ne cesse de s'enflammer à l'idée qu'une machine puisse éprouver *leurs* sentiments et avoir comme eux une conscience propre qui de surcroît révèle la désertion de leur humanité. Il est vrai que notre décor tourmenté se cherche une conscience sur mesure, décorative.

Combien de fonds réunis à ce jour pour maintenir l'espoir d'une réalisation concrète ? L'intelligence artificielle, expliquent les chercheurs, est la « recherche de moyens susceptibles de doter les systèmes informatiques de capacités intellectuelles comparables à celles des êtres humains ». Imiter le comportement humain, donc, tel est le but. Et puisque l'humain n'aspire plus qu'à imiter la machine, il y a fort à parier

qu'elle le singera bientôt. La rationalité occidentale est le critère qui tend le mieux à définir l'humain, aussi la machine rationnelle sera l'humain de demain. Et si elle n'est pas artificielle, elle sera humaine. L'intelligence artificielle, l'I.A. pour les intimes, vise à construire un objet-machine, manufacturé, dont l'intelligence a l'apparence de celle des humains puisque, elle aussi, devra communiquer, être sociable. La convergence souhaitée est programmée de sorte que l'un ressemble à l'autre. Reste à savoir qui des deux fera le plus long chemin.

Dès 1950, le précurseur Alan Turing établit une série de tests, le test de Turing, qui selon lui définit ou non qu'une machine a bien une conscience. En 1951, il s'interroge : « Est-ce que les calculateurs numériques peuvent penser ? ». Depuis, les centres de recherches du monde entier s'attellent toujours à répondre à cette question ; comme si, en y répondant, ils apportaient la preuve qu'eux-mêmes en étaient capables. La pensée technique, celle qui prédomine notre calamiteuse époque scientifique, se résume peu ou prou au nombre d'opérations logiques qu'un calculateur ou un cerveau – lesquels deviennent, chose inouïe lorsqu'on y pense, *comparables* – peut effectuer en une seconde. L'intelligence se résumant donc au benêt calcul, les chercheurs concluent : la machine Blue Gene dépasse dorénavant la capacité calculante d'un humain, nous reste à programmer le logiciel. Après la victoire de Deep Blue sur Garry Kasparov, l'opinion servile toujours avide de sensationnalisme ira même jusqu'à s'ébahir que le cerveau soit de la sorte détrôné par la machine, considérant avec Turing qu'est intelligente « une machine qui fait illusion et passe pour intelligente aux yeux des hommes ». Il eût mieux valu qu'elle pense exactement le contraire, à savoir que l'intelligence calculante, le fameux Q.I., est un bien piètre critère pour évaluer une intelligence qui ne peut être qu'humaine puisque seuls les imbéciles s'illusionnent en ne sachant pas la reconnaître (une vraie intelligence s'identifie à celle d'un génie quand l'imbécile la calomnie). Jusqu'au jour où l'opinion régnante se rendit compte que le monstre siliconé ne savait « jouer » qu'aux échecs, et sans même en avoir conscience. À défaut d'être un grand maître capable de lacer ses chaussures tout en riant aux éclats, la machine s'avérait n'être qu'un bête calculateur,

une simple machine à calculer divertissante créée de toute pièce par l'intelligence et la créativité humaine, une Pascaline certes plus performante que celle de Pascal ou de Leibniz, mais dénuée de la moindre conscience, d'amour du jeu.

L.I.A. se base sur le constat scientifique de la conscience : son support est biologique, donc matériel. Mais ne parvenant pas à inventer une telle conscience artificielle, les chercheurs y voient là prétexte à se flageller : « c'est possible, mais nous sommes trop stupides pour la réaliser ». D'où l'approche pragmatique des ingénieurs à se résoudre modestement à *simuler* l'intelligence, plutôt que s'acharner en vain à en créer une qui aurait sa propre autonomie consciente.

Les automates ont longtemps fasciné par leur prouesse mécanique et la curiosité artificielle qu'ils inspirent, à l'instar du lion automate que le grand Léonard de Vinci a construit en l'honneur de Louis XII. Descartes, qui considérait « le corps humain comme une machine hydraulique parcourue de tuyaux où circulent des fluides », tel un mauvais médecin aujourd'hui, en fit construire un, dit-t-on, à l'image de sa fille morte prématurément.

À notre époque, le Marché poursuit la longue tradition en faisant danser des robots pour réjouir les gogos avides de spectacle, leur tenir compagnie, simuler leur marche ou leur servir d'hôtesse d'accueil. Leur seule véritable justification utilitaire et commerciale est de se substituer aux humains pour, comme toujours, braver les dangers que ces derniers ont eux-mêmes conçus. L'autre, celle de venir en aide aux personnes handicapées, malades ou âgées, nie l'humain (surtout s'il est chômeur) puisque seule l'intelligence sensible et émotionnelle, humaine, est véritablement qualifiée pour exaucer leurs vœux, les écouter, et les servir avec toute l'attention dont elle-seule est capable. Serait-ce pour favoriser ce marché que la Société parque ces vieux dans des maisons de retraite tout en les maltraitant, et que les institutions éducatives s'entêtent à favoriser le calcul au dépend de la littérature ? Les ingénieurs concepteurs prétendent que leur robot aurait l'intelligence d'un enfant de trois ans. Si l'on réduit l'humain à la pensée technique et à l'intelligence docile, c'est-à-dire au

robot, ceci est déjà suspect, mais néanmoins plausible. Cependant, à moins d'être lobotomisé au point « d'éduquer » à longueur de journée un Tamagotchi virtuel en tapotant frénétiquement sur une console miniature, il suffit d'observer dix secondes un enfant à cet âge et surtout de l'écouter – de le penser – pour que le robot nous apparaisse infiniment moins intéressant, moins joueur, sensible, beau, adorable, drôle, gracieux, moins digne d'amour et de capter notre propre intelligence, que n'importe quel macaque, chat ou même insecte doué, chacun selon sa vibrante singularité d'être vivant, d'une intelligence physique et d'un instinct incomparablement supérieurs. Car il arrive à l'enfant de dire non, parfois avec raison, et de nous surprendre par son intelligence, sa joie, ses colères, ses mots d'esprits, sa liberté. Le robot, lui, ne sait strictement rien faire d'autre que se conformer à un code, à un algorithme, à une série de zéro et de un que des humains ont gravés de force sur le bout de silicone qui lui sert de mémoire.

Le robot, nous expliquent les chercheurs, peut dorénavant être commandé par la pensée. Pour démontrer à quoi ces acéphales rabaissent ce qu'ils nomment pensée, ils ne lésinent pas sur les moyens : l'utilisateur, coiffé d'un casque équipé de deux *enregistreurs électro-encéphalographiques* qui mesurent l'activité électrique sous son cuir chevelu, doit imaginer une des quatre représentations prédéterminées (main gauche, main droite, langue, pieds). Puis un ordinateur volumineux, associé à un système de *spectroscopie proche infrarouge* mesurant les changements de débit sanguin cérébral, s'occupe de la « traduction » pour faire mouvoir la zone correspondante du stupide robot. La pensée se résume donc ici au débit sanguin cérébral.

Pas de quoi fouetter un neurone.

Une machine contrôlée grâce à de puissantes ondes cérébrales, cela ne vous fait-il pas penser au babillage des nouveaux-nés qui croient contrôler leur mère à distance, ou à la magie, à l'illusionnisme, ou encore à la télécommande ?

Dans *Dialectique de la Nature*, Engels nous avertit déjà en 1883 : « Nous "réduirons" certainement un jour par la voie expérimentale la pensée à des mouvements moléculaires et chimiques dans le cerveau; mais cela épuise-t-il l'essence de la pensée ? ». La question reste toujours d'actualité, malgré l'affirmation récente de cet éminent neurobiologiste français qui affirmait en pointant du doigt l'un de ses auditeurs : « Je ne sais pas ce que pense monsieur, mais un jour je le saurai, et je saurai même ce qu'il va penser dans deux minutes ». Bigre, la police doit suivre ses recherches de très près.

Quant aux récents Tamagotchis, ce que les commerçants présentent comme leur « organe sexuel » n'est en fait qu'une bonne vieille cellule à infrarouge leur permettant de télécharger un « partenaire ».

Pas de quoi fouetter non plus un spermatozoïde, ni un ovule.

Réduirons-nous aussi la bite au bit ? Les informaticiens salivent déjà.

Butant sur l'impossible fabrication de la moindre réelle pensée artificielle, le Marché se tourne depuis, une fois de plus, vers des objectifs plus modestes, afin d'alimenter le Spectacle et rentabiliser malgré tout son investissement. L'un des derniers robots en date a été conçu par exemple pour le mannequinat : cette créature à visage « humain » et au « charme très féminin » « fera prochainement ses premiers pas sur les podiums des défilés de mode », bave un bobardier tabloïdopate. Un autre a livré son premier cours à des élèves d'une école primaire de Tokyo qui l'ont trouvé si sympathique que tous se sont empressés à la récré de « toucher son masque en latex derrière lequel 18 petits moteurs sont dissimulés ». Il faut être stupide pour croire que ces opérations de propagande et de grand divertissement ne servent pas uniquement le Marché. Le gouvernement japonais qui a investi plusieurs millions dans ces robots a d'ailleurs clairement annoncé vouloir les rentabiliser en les faisant entrer dans tous les foyers dès 2015. D'autres recherches ont abouti au robot-footballeur, au robot-aspirateur, au robot-tondeuse-à-gazon, ou bien s'activent encore autour d'un androïde

capable de relever une personne tombée à terre et de prévenir les secours, etc.

La propagande est aujourd'hui à son comble puisque chaque centre de recherche organise régulièrement des concours où s'affrontent les robots du monde entier, des journées portes ouvertes où sont invités lycéens et collégiens, des ateliers robots pour les tout-petits, et que jouets-robots, dessins-animés-robots, films-robots se vendent à la pelle dans les supermarchés du Spectacle. Son efficacité n'est plus à démontrer puisque les diabloïdes la colporte à tout va, à l'image de ce rhéteur du *Monde* qui n'hésite pas à écrire, suite à la victoire de Federer à Wimbledon, que « l'artiste a une vision du jeu semblable à un ordinateur ». Il faut vraiment ne rien avoir à dire, et vouloir le dire, pour utiliser une telle détestable métaphore. Dès lors, rien d'étonnant à ce que l'opinion s'en empare, et que le champion précité, répondant à un journaliste, dise qu'il lui faut à présent « réviser son moteur ». Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai entendu des quidams parler de leur corps comme d'une machine équipée de tuyaux, de pompes, de petits moteurs, de barrettes mémoires et d'un microprocesseur plus ou moins performant. Malheur au troupeau dont le guide brûle de le techniciser. Comme dit le proverbe : « Est mauvais berger qui aime le loup ! ». Il est cependant d'autres guides pour qui la parole est divine. Mon frère, ma sœur, fais ton choix ! Lorsque Descartes parle au XVII^e siècle « de la façon dont la machine de notre corps est composée » ; ou qu'en 1955 le neurophysiologiste Warren McCulloch affirme que « les hommes ne sont pas seulement analogues aux machines, ils sont machines » ; ou qu'en 1965 le futur prix Nobel d'économie Herbert Simon déclare que « les machines, d'ici vingt ans, *seront* capables de faire tout ce qu'un homme peut faire » ; ou qu'aujourd'hui l'un des leaders de l'intelligence artificielle, Marvin Minsky, affirme que les futurs ordinateurs seront si intelligents que « nous aurons bien de la chance s'ils consentent à nous prendre chez eux comme animaux de compagnie » ; que Hans Moravec, l'un des principaux spécialistes de la robotique *spécule déjà sur la façon dont on remplacera les différents organes du corps, y compris le cerveau, par des robots, soutenu en cela par le biologiste Richard*

Dawkins (celui qui écrivit en 2006 dans son best-seller, *Pour en finir avec Dieu*, que « l'hypothèse de Dieu est inutile », tout en se contredisant en soutenant d'une part que l'existence de Dieu est une question scientifique comme une autre et d'autre part que « de toutes les œuvres de fiction, le Dieu de la Bible est le personnage le plus déplaisant ») qui annonce, après l'ère des êtres vivants, basés sur les gènes, l'ère des machines basées sur les "mèmes" (quantité d'information) et que Ruiz de Gopegui, élève de Minsky, n'hésite pas à affirmer que « la liberté est une illusion, on n'est pas intelligent ou sot, mais bien ou mal programmé », lorsque toutes ces sommités au Q.I. sans doute impressionnant martèlent depuis des siècles le même slogan délirant, à savoir que le robot est l'avenir de l'homme, n'est-on pas en droit de se demander s'ils ne militent pas tout simplement contre le Verbe ? Il est vrai que « Dieu n'est pas compatible avec les machines » comme le rappelle Aldous Huxley dans *Le meilleur des mondes*. Ils parlent en effet comme s'ils reniaient les mots qu'ils parlent. Ils haïssent la parole qui les parle. « Ils apprennent, mais ne savent pas, quoiqu'ils se le figurent à part eux », écrit Héraclite dans l'un de ses précieux fragments. Pionniers du transhumanisme, ils désirent l'amélioration de leur condition humaine et de leur corps par les technologies. Auraient-ils peur de la mort au point de vouloir s'incarner en une espèce moins mortelle ? d'une artificialité inusable, interchangeable, renouvelable, améliorable, immortelle ? Quelle sera la conscience de celui ou celle qui devra se rendre chez le garagiste pour faire réviser son cœur artificiel, sa main greffée, sa verge gonflable ou son vagin en loveskin, ses implants mammaires, son lifting, ses yeux numériques, ses oreilles polyphoniques, son foie en carbone, ses reins en mastoc, ses poumons à pompes à injection, ses barrettes de mémoire, son cerveau siliconé, et se faire vidanger les artères avant de revenir servir les machines de la firme qui tire profit de son Q.I. ?

Tel un soc techniciste labourant le champs cérébral, le Quotient Intellectuel creuse encore le sillon dans lequel s'est engagé le test de Turing. Car le premier est le

précurseur du second.

D'une certaine manière, le Quotient Intellectuel chiffre la puissance de domination qu'un humain peut exercer sur le monde qui l'entoure. Il n'a donc rien à voir avec l'intelligence de cœur, ni avec la pensée ou l'Art.

Les tests de Q.I. représentent le degré d'adaptation à certains codes de raisonnements. Leur but est de classer, ordonner, étalonner, sélectionner afin de prédire une compétence au travail et orienter au mieux une intelligence utile à la Société. Ils indiquent donc principalement l'intelligence académique, soit l'adaptation d'un sujet aux raisonnements scolaires et sociaux de son environnement. Ainsi, un occidental au Q.I. relevé ne survivrait pas seul une semaine dans la brousse africaine. De même, un agile guerrier Massai rencontrerait les pires difficultés s'il devait vivre du jour au lendemain à New York. Des études ont en outre clairement prouvé « qu'une aptitude hors du commun dans un domaine particulier est tout à fait compatible avec un Q.I. anormalement faible ».

La nature des sigles est de nous cacher l'ombre de leur généalogie. Ainsi, la genèse du Q.I. est entachée d'eugénisme par un certain Francis Galton (terme dont il est l'inventeur), cousin de Charles Darwin, qui exploitera au XIX^e siècle la froide légitimité technique de l'étalonnage intellectuel pour définir et préparer une sélection scientifique de l'élite de l'humanité. Ses théories racistes à connotations fortement héréditaires ont inspiré notamment les nazis pour « favoriser la fécondité des humains considérés comme supérieurs » et « appuyer leur politique de stérilisation massive d'individus considérés comme déviants ». On connaît la suite.

Aujourd'hui, les tests psycho-techniques, dont on nous rappelle avec force leur validation scientifique, sont utilisés pour l'orientation scolaire et professionnelle, ou pour détecter les élèves surdoués. Ils peuvent aussi servir lors de la mise au concours d'un emploi, évaluer la capacité d'apprentissage des prétendants, déterminer les traits déterminants de votre personnalité, de votre psychologie, évaluer vos compétences, découvrir « vos intelligences dominantes (logique, verbale, spatiale, kinesthésique, écologique,...) et les métiers qui s'y rapportent », faire le point sur votre « potentiel

d'entrepreneur », cerner « vos priorités et vos valeurs pour effectuer des choix professionnels judicieux », ou encore détecter les déficiences dans le cas d'un accident cérébral. Tous les services des ressources humaines en font leur beurre, car ce marché est très porteur. Et les experts ont beau nous répéter le contraire sur tous les toits, le constat est là : en société, un petit Q.I. montre le sot du doigt.


La prime au Q.I. reste donc de mise, à la condition qu'il soit utilitaire et docile. Rien qu'autour de moi, en entreprise, il n'y a pas de Q.I. qui ne serve la machine. S'il a une capacité raisonnante certaine, un fort Q.I. ne sait pas forcément penser. Pour penser, le penseur tire parti de toutes ses facultés sensibles, de son corps pensant, et en particulier de son oreille. Il peut même lui arriver de moins raisonner pour mieux entendre. Alors que, généralement, un fort Q.I. se démarquera d'un faible en raison de son aptitude à se focaliser sur le calcul tout en entravant sa sensibilité pensante. Ainsi Dalva, qui doit certainement se situer dans le bas de l'échelle des Q.I. malgré sa grande intelligence physique, parvient naturellement à faire parler un autiste quand ses collègues au Q.I. plus relevé y échouent lamentablement. Vaut-il mieux savoir communiquer avec une machine ou réellement entendre un humain parler ? La Société répond systématiquement en favorisant la machine au dépend de l'humain, le calcul au détriment du Verbe.

Aaah... le Q.I., le beau, le Bôôôô Q.I... Les mères de famille l'exigent, les entreprises en raffolent, et le manifestent : « Du Q.I. ! Nous voulons du Q.I. ! Donnez-nous nos Q.I. ! Petits, petits, petits, voilà du blé... Cui, cui, cui, cui, cui... Mon enfant peut-il être surdoué ? Malgré moi ? L'est-il ? Aussi sûr que deux et deux font quatre ? Peut-on orienter les gènes du prochain ? Sélectionner les spermatozoïdes ? Choisir l'ovule intelligent ? Le féconder in-vitro avec un homme d'affaire, un artiste, un cinéaste... un acteur ? ». Q.I. Quel excitation autour de ce sigle ! Combien de gouttes de sueurs à son évocation... Des flaques ! Les forts s'échauffent à la vue des petits qui ruissellent d'admiration. Ça mouille de partout. Âmes comprises.

Personnellement, je connais deux forts Q.I. Ils font partie des 2% qui réussissent le mieux aux tests. Le premier est cultivé et très intelligent, a beaucoup d'esprit, d'humour, une mémoire d'éléphant. Il aime réussir les tests de Q.I. et les jeux d'esprit comme le Sudoku ou les mots croisés (cependant, je l'écrase aux Echecs). À l'inverse, le second est le parfait abruti cultivé, de surcroît raciste et intellectuellement dégénéré. Les deux se côtoient pourtant aux repas organisés par l'association des forts Q.I., repas qui sont, m'a avoué le premier, terriblement ennuyants malgré d'évidentes affinités neuronales. Il est vrai que trouver du plaisir à réussir le test d'admission, exclusivement cérébral, de l'association des 2% n'est pas donné à tout le monde – l'alchimie des associés se doit d'être moléculaire. Tous deux ont en outre la particularité d'être foncièrement athées, de ne jamais lire les classiques, de confondre l'Art avec la décoration, le calcul avec la pensée, et de très bien gagner leur vie. Ceci explique sans doute qu'ils ne pensent ni mieux ni plus que le reste de la population.

Le ridicule de ces associations... Il y en a pour tous les calibrages : les 2%, les 5%, les 10%, les 1%, les 1 pour 1000, les 1 sur 30'000, les 1 sur 100'000, les 1 pour un million. Et leurs noms : la Top One Percent Society, la IQuadrivium society, la Prometheus society, l'Ultranet de la Mega foundation, la Mega society, la Pi society, l'International High IQ society... Ouf. Le chiffre ne m'a pas tué. Quel sorte d'obscurantisme pousse les membres de ces associations à s'étalonner de la sorte, à s'identifier à un nombre pour faire nombre ? Ils devraient pourtant savoir, s'ils pensaient, que la crème de l'élite cérébrale a depuis longtemps tourné au désastre. La preuve, elle ne se préoccupe que de Q.I.

Entracte :

<p>Quelle somme de Q.I. l'auteur de ce texte a-t-il dû engranger au cours de sa vie pour l'écrire ? (25 secondes)</p>	<p>« La pensée accomplit la relation de l'Être à l'essence de l'homme. Elle ne constitue ni ne produit elle-même cette relation. La pensée la présente seulement à l'Être, comme ce qui lui est remis à elle même par l'Être. Cette offrande consiste en ceci, que dans la pensée l'Être vient au langage. Le langage est la maison de l'Être. Dans son abri, habite l'homme. Les penseurs et les poètes sont ceux qui veillent sur cet abri. Leur veille est l'accomplissement de la révélabilité de l'Être, en tant que par leur dire ils portent au langage cette révélabilité et la conservent dans le langage. La pensée n'est pas d'abord promue au rang d'action du seul fait qu'un effet sort d'elle ou qu'elle est appliquée à.... La pensée agit en tant qu'elle pense. Cet agir est probablement le plus simple en même temps que le plus haut, parce qu'il concerne la relation de l'Être à l'homme. »</p>
<p>À combien estimez-vous le Q.I. de ce dessin ? (15 s) Du modèle ? (15 s)</p>	

Trouvez le poids neuronal de cette partition, sachant que chacun de ses silences est pondéré par le Temps. (1 minute)



Le Q.I. est la conscience d'un monde qui n'en a plus. Il est ce qui reste une fois retranchée la parole. La pensée technique, dont le Q.I. évalue la puissance, s'agite pour consommer le temps passif qu'elle se crée à elle-même pour se divertir. Elle veut calculer le monde pour le dominer et n'a, hélas, pas d'autre but. Que se passera-t-il lorsque le phantasme du Nirvana technique sera accompli et qu'à la table de l'association des 1, 2, voire 5% ne siègera plus que des super-calculateurs au Q.I. si haut qu'il rabaissera les humains au rang de machine à laver ? La délivrance d'une pensée moins technique ? Alan Turing, sans doute pour justifier ses vaines recherches, prophétisait en 1951, soit trois ans avant sa mort, que « les tentatives de création de machines pensantes nous seront d'une grande aide pour découvrir comment nous pensons nous-mêmes ». Il espérait trouver la pensée à grand coup de zoom technologique. C'est un peu comme chercher à comprendre un mot en le grossissant optiquement. Si aujourd'hui la pensée technique ne pense toujours pas, ni de ses exploits, ni de ses échecs, c'est que le Marché l'y oblige, car il vit du train-train des recherches qu'il finance.

Les exploits de la pensée technique sont à la mesure de ses dévastations :

innombrables et gigantesques. Je sors de chez mon dentiste, ce héros. Alors qu'il me taraudait la mâchoire à la fraise dentaire et que le haut de mon crâne tremblait sous ses à-coups sismiques, j'avais le regard fixé sur la marque de la lampe qui éclairait les profondeurs osseuses de mes maxillaires : Stern Weber. Tout en prêtant une oreille inquiète au grabuge de la fraise avec ma dent carnassière, je me la répétais jusqu'à l'absurde : « Stern Weber, Stern Weber, Stern Weber ». J'égrenais ce chapelet dans l'espoir que cette divinité technologique guide la main de mon dentiste de sorte qu'il n'arrache pas la mâchoire avec ma dent malade. Quant il eut fini, je bénissais déjà chercheurs, ingénieurs, techniciens, scientifiques, tous ces Q.I. calculateurs qui ont œuvré siècle après siècle à cette heureuse dévastation, à ce que son dénouement soit somme toute indolore. Je n'ose pas même imaginer la douleur des mâchoires moyenâgeuses, et ma rage de dent ne veut pas en entendre parler. « Bénie soit la technologie ! Les Sciences ! Arraisonnez-moi, je vous prie ! Et Toi aussi, Toi surtout, Ô ma déesse bien-fraiseuse, ma perceuse généreuse, ma tête chercheuse entêtée. Viens que je t'incruste de diamants, d'or, pour que force et efficience soient avec Toi ! Ô ma douce, ma rugueuse, ma très perforante fée des crocs. » Voilà ce que je me dis lorsque je me livre au cabinet dentaire. Certes, j'exagère. Mon côté Sud. Mais j'apprécie tellement quand la pensée technique libère mes nerfs de la souffrance. C'est Freud lui-même qui eut le premier l'idée d'injecter localement de la cocaïne en 1884. Celle-ci sera ensuite remplacée par la Novocaïne puis la Xylocaïne et la Lignocaïne. L'absorption de produit illicite est ici légale. L'anesthésie est l'invention majeure de la pensée technique et scientifique, difficilement contestable, jamais contestée. Cependant, en nous libérant d'un mal, celui des dents par exemple, il nous arrive de désirer confusément, secrètement, que cette dernière nous délivre de tous les maux, y compris du mal de vivre et, singulièrement, de la mort ; comme si en anesthésiant une douleur elle anesthésiait aussi notre esprit, notre corps pensant, et que la mort elle-même demandait à l'être aussi ; comme si grâce à sa puissance toujours exponentielle elle pouvait nous assurer à jamais la sécurité, la tranquillité, le confort, voire l'immortalité ; comme si, comme si. La pensée technique nous fait croire qu'elle

pense, en particulier à notre mort. Et, par faiblesse, il nous arrive de la supplier de le faire à notre place. Que fait-elle d'autre sinon répondre aux supplications des mortels, lorsqu'elle découvre, après des années et des années de recherche, qu'un médicament semble ralentir les effets du temps et augmenter l'espérance de vie ; ou quand elle clone, lifte, remodèle les visages, raffermi les tissus, réduit les rides, stimule la production de collagène, améliore élasticité et tonicité, resserre les pores dilatés, lutte contre le vieillissement, la fatalité de l'âge, etc. ? Des savants, chargés pour certains de conseiller l'armée américaine, parlent déjà « d'une espérance de vie de 5'000 ans en 2100 » grâce à des milliards de robots réparateurs d'A.D.N. injectés dans nos cellules. Ils imaginent remplacer un jour « l'ensemble de la machinerie génétique (le noyau cellulaire, les ribosomes et les structures apparentées) par un petit robot informatisé », ou que des nanorobots communiqueront avec nos neurones et Internet pour amplifier notre « pensée » qui sera « non biologique », ou nourriront notre corps à travers la peau afin que, une fois notre tube digestif déconnecté, nous puissions manger sans retenue « tout ce qui *nous* apporte plaisir et satisfaction gastronomiques ». Ne cherchent-ils pas à se venger de la mort en voulant ainsi mécaniser la vie ? à vouloir purifier ce qui ne peut l'être, la nature, qui les a faits *si voisins du néant*, nés pour se décomposer ?

Une belle définition de la mort nous vient de Voltaire dans *Sophonime et Adélos*. Adélos – qui a « poussé la curiosité jusqu'à lire un certain livre qu'on dit chaldéen, et qui s'appelle le Coheleth », l'Ecclésiaste donc – dit à Sophronime : « les morts ne savent rien, ne sentent rien, ne connaissent rien, n'ont rien à prétendre. Leur mémoire est donc un éternel oubli. ». Force est de constater que cette affirmation s'applique à bien des vivants, liftés ou non, mais liftés surtout. Car les liftés de la technique, les technicisés, c'est à dire tout le monde, ne goûtent plus les mots. Or, pas de pensée sans sensation. Et ce ne sont pas quelques milliards de robots qui leur feront ouvrir les yeux et les oreilles sur la mort qu'ils vivent. Certes, ils communiquent, bavardent, plaisantent. Mais manger n'est pas goûter. Il faut voir avec quelle facilité ils se soustraient au plaisir des mots pour l'abandonner aux machines... Pourtant, que lisent-

elles, ces machines, sinon des pixels ? Ne pas exister ne soulève en eux aucune question. Que de ravage pour mourir moins quand on est déjà mort ! Le déjà-mort veut mourir moins pour être toujours machine. Le vivant veut, lui, vivre plus pour être davantage et apprendre à aimer l'inévitable : il ressuscite chaque jour de ses œuvres et traverse ainsi sa mort. Raison pour laquelle seuls les vivants séjournent dans le Temps, car le Temps est le séjour des vivants comme Dieu est le dieu des vivants.

Je suis maintenant torse nu, en short, mes pieds nus se refroidissent au contact du marbre frais – c'est l'été au salon, et une odeur de jasmin rouge enivre mes narines. Alors que mes oreilles écoutent Kiri Te Kanawa chanter Mozart (« Oh, temerario Arbace!...Per quel paterno amplesso ») et que j'entre en moi-même, mes doigts caressent une jeune chatte aux poils doux comme de la soie. Elle est couchée sur le dos dans mes bras ronronnante, et observe mes yeux regardant les siens qui se plissent. Soudain, Dalva monte l'escalier, nous surprend, et dit d'une voix suspicieusement amusée : « Qu'est-ce que vous faites tous les deux ? ». Je lui souris, je souris à l'humanité qui parle en elle.

Franck Aria